Document generated on 10/11/2024 10:33 p.m.

Relations

Chronique d’un embusqué. Quatrième temps

Robert Lalonde

Number 795, March–April 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87807ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lalonde, R. (2018). Chronique d’un embusqué. Quatrième temps. *Relations*, (795), 50–50.

Tous droits réservés © Relations, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Chronique d'un embusqué
Quatrième temps

Robert Lalonde

« Finalement, ce qui constitue l'ossature de l'existence, ce n'est ni la famille, ni la carrière, ni ce que d'autres diront ou penseront de vous, mais quelques instants de cette nature, soulevés par une lévitation plus sereine encore que celle de l'amour, et que la vie nous distribue avec une parcimonie à la mesure de notre faible cœur. »
NICOLAS BOUVIER, *L'USAGE DU MONDE*

Grand soleil, ciel d'un bleu de lait et qui déteint sur la neige où serpentent les ombres fines, si nettes, des branches : lacis, entrelacs, réseaux de racines flottantes, dérivantes. Au fond de l'horizon, une forêt dessinée au fusain, d'un noir de suie, d'une blancheur de drap séchant au vent. Et là-dessus, une coulée blonde, un miel opalescent qui aveugle, m'oblige à plisser les paupières, comme si je dévisageais en pleine face le soleil lui-même. J'avance à la manière du héros des vieux mythes, encerclé d'enjôlements et de menaces, la tête engourdie, le cœur me cognant les côtes. La chienne est là-bas, loin devant moi, boule de fourrure mitée par la lumière sans pitié et qui, derrière elle, roule sur la glace. Le vent a traîné le sapin de Noël dépenaillé que j'ai enfin mis dehors jusqu'à l'orée de la pinède. Nous ne sommes, bêtes et choses, que des grouillements pulvérisés, des esquisses à peine visibles sur une infinie toile blanche. Seule tache de couleur, l'ocre émoussé de trois quenouilles, qu'il me semble pourtant avoir coupées l'autre jour et que le vent a redressées. De l'autre côté du lac, une dune de neige roussâtre, on dirait un coyote lové en boule au pied de l'épinette. Je fais vingt pas encore sur un ciment blanc émietté et qui grésille sous mes semelles comme un feu qui prend, pour me rendre compte que le coyote s'est dissous dans la lumière et qu'à sa place il n'y a rien d'autre que de la neige encore, salie par l'ombre échevelée du pin rouge. Un cri, en hauteur. Je lève la tête : sur la plus haute branche du tilleul, une autre boule encore, ébouriffée, d'un vibrant jaune pêche, zébré de blanc et de noir. Le gros bec des pins. Il n'est jamais que de passage, aux deux bouts de l'hiver, généralement fin novembre et fin février, attiré par les fruits ratatinés des cenelliers, dont il se délecte à nous oublier, sous lui, la chatte, la chienne et moi.

Nous revenons à la queue leu leu, tous les trois, apparemment bredouilles, mais qui peut savoir ? Nous ne cherchions rien, ne chassions pas, ne voulions de mal à personne : nous nous sommes simplement, imprudemment attardés ensemble dans un grand piège de lumière qui nous a effacés. Et voici que nous revenons vers les bâtiments, fiers comme des poux. C'est tout de même plus que ce qu'ont apparemment réussi à accomplir la plupart des affolés qui noircissent les pages du journal de ce matin, épelé à la hâte avant de chausser mes bottes. Le retrouvant dans mon carnet, je lis tout haut à la chienne, qui aime m'entendre ânonner ce genre de bêtises d'une voix de prédicateur exalté, l'espèce de poème désopilant et navré que j'ai fabriqué en alignant les titres aberrants :

Les femmes sont plus anxieuses
que les hommes
Pas d'indemnité pour un bras cassé
Elle fraude la ville pour un million
de dollars et n'a aucun remords
Ordonnance mortelle d'antibiotiques
Joueur menotté sur la glace par des
policiers
Ce garçon est fou, ce n'est plus mon fils
Foudroyé après avoir mangé des
bananes

* * *

On dirait que l'hiver, mécontent de son recul timoré des derniers jours, recommence, espérant que cette fois sera la bonne. Moi ? Je patiente, endure, aperçois tout sans rien voir. Je suis de passage dans les heures, ne m'attarde nulle part, me demande en vain qui je suis, ce qui m'arrive, ce que j'attends, à quoi rime ce repos qui me fatigue. Montaigne me tance : *La peste de l'homme c'est l'opinion de savoir… Il semble que la nature, pour la consolation de notre état misérable et chétif, ne nous ait donné que la présomption… Nous avons raison de faire valoir les forces de notre imagination, car nos biens ne sont qu'en songe…* Je lui obéis : je lis, j'écris, je songe.

* * *

De nouveau l'hiver fulmine, poudre, siffle, se lamente aux fenêtres, braille dans la cheminée. On ne voit plus le lac qui peut-être a calé sous le poids faramineux de la neige neuve. Seule couleur dans la blanche furie : la plus petite fenêtre de la grange qui rutile comme un miroir fraîchement poli, tout en hauteur, sous l'appentis. Un clin d'œil adressé aux geais qui, téméraires comme à leur habitude, seuls se risquent, prudemment, un à un, à traverser le ciel en tempête, de l'épinette au bouleau, du bouleau à la plus haute branche de l'orme mort, de l'orme défunt au pignon de la maison, son bleu royal escamoté par la rafale. Le bonhomme de neige qui achevait hier de fondre sa vie sous le lilas endormi, ce matin tend ses maigres bras aux mésanges qui s'y posent et pépient, leurs petits pépins d'yeux espérant follement les graines de tournesol que je tarde à leur lancer.

* * *

Mai 1909. Le jeune Jacques Rivière écrit à son jeune ami Alain-Fournier, futur auteur du *Grand Meaulnes* :

« Comme je ferais danser sous
le fouet tous mes désirs !
[Mais il faut] le courage de se porter
tout entier sans cesse. »